

Déficiences intellectuelles

Chez Kiléma, l'inclusion passe par l'édition



Cécile Arnoult, à gauche, et l'équipe de Kiléma, à Paris, le 3 juin.

L'entreprise créée en 2021 traduit des succès de librairie en «facile à lire et à comprendre», afin que les personnes porteuses d'un handicap mental, comme la trisomie 21, ne soient plus exclues de la culture commune.

Par **ELSA MAUDET**
Photo **HENRIKE STAHL**

Au programme de la matinée: relecture de *la Tresse*, carton d'édition de Laetitia Colombani aux plus de 5 millions d'exemplaires vendus. Myriam Benainous bosse sur ordinateur, Laura Hayoun sur la version papier. «*Elle sait que dans son village, personne ne respecte les femmes, surtout si ce sont des intouchables*», lit la première, quadra en stage de reconversion pour devenir éditrice. «*Le "surtout", tu vois, j'avais un doute. Si je ne me trompe pas,*

ça veut dire "que" pour les intouchables», réagit la seconde. La jeune femme, 30 ans, est porteuse de trisomie 21. Depuis trois ans, elle travaille à mi-temps comme relectrice chez Kiléma, la seule entreprise d'édition française à proposer des livres en «facile à lire et à comprendre» (Falc), c'est-à-dire accessibles aux personnes ayant une déficience intellectuelle.

Chaque ouvrage, qu'il s'agisse d'un classique shakespearien, d'un roman jeunesse ou d'un livre d'art, comme *Histoire de l'impressionnisme*, le dernier-né de l'éditeur, sorti le 6 juin en partenariat avec le

musée d'Orsay, passe entre ses mains et celles d'une deuxième relectrice, atteinte de troubles cognitifs, du langage et de la mémoire du travail. «*Deux profils différents et hypercomplémentaires*», loue Cécile Arnoult, la fondatrice de la boîte.

«Je me mets à la place du lecteur»

Ce matin-là, donc, Laura Hayoun butte sur le mot «surtout». «*Non, ce n'est pas "que" pour les intouchables. C'est pour beaucoup, pas toutes*», rectifie Myriam Benainous, qui n'a pas de handicap intellectuel, avant de noter sur le document qu'il faudrait re-

formuler la phrase, trop compliquée. Le binôme a récupéré le texte déjà traduit en Falc, simplifié et agrémenté d'explications, et a pour mission de le perfectionner. «*Je relève les choses qui sont difficiles à comprendre et je les remplace avec ma collègue par des mots et des phrases plus faciles*», éclaire Laura Hayoun. «*J'ai du mal avec "convaincre". Je me mets à la place du lecteur, ça ne passe pas*», dit-elle à sa partenaire au cours de la relecture. A «conditions de vie», elle préférera le terme «situations», les «cela» deviendront «ça». Kiléma est née fin 2021, à l'initiative de Cécile Arnoult.

«*Ma fille de 18 ans a une trisomie 21 et je ne lui ai pas acheté de livre depuis six ou sept ans. Quand on arrête les albums et qu'on passe à des romans, c'est beaucoup trop compliqué pour elle, même si les sujets abordés l'intéressent*», éclaire celle qui fut traductrice d'anglais et d'espagnol pendant vingt-cinq ans. Le dernier *Astérix* est sorti en décembre et, à 18 ans, elle ne connaît pas *Astérix*. Une partie de la population est coupée de la culture commune. Actuellement, les personnes ayant un handicap intellectuel, y compris adultes, n'ont en effet pas grand-chose de plus à se mettre sous la dent

que des livres pour enfants. Et tant pis si les histoires qui y sont contées sont à mille lieues de leur quotidien ou de leurs centres d'intérêt. «*Les romans jeunes lecteurs sont trop compliqués et les sujets trop simples*», déplore Cécile Arnoult. Laura Hayoun en sait quelque chose. «*Quand j'ai eu mes 20 ans, j'ai commencé à lire des vrais livres et je les ai trouvés assez difficiles*», confie-t-elle. Aujourd'hui fan invétérée des *Harry Potter*, qu'elle a lus «*10 000 fois*», elle a d'abord dû s'accrocher. Elle a finalement réussi à tomber dedans «*grâce à la magie de l'histoire*». Si les aventures du



Histoire de l'impressionnisme, sorti en juin.



Laura Hayoun, relectrice chez Kiléma.

jeune sorcier restent son coup de cœur absolu, la trentenaire, mordue de lecture grâce à ses parents, un père écrivain et une mère agrégée de biologie, s'est depuis ouverte à Marc Levy et Alexia Stresi. «Tu sais pourquoi je lis aussi bien? nous interpelle-t-elle. Parce que j'ai fait beaucoup d'orthophoniste.» La traduction en facile à lire et à comprendre doit répondre à des règles édictées au niveau européen: employer des mots simples et des exemples, bannir les métaphores et les sigles, faire des phrases courtes et sans négation, utiliser une mise en page et une police claires...

La version originale de *l'Etranger*, d'Albert Camus, commence ainsi: «Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile: "Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués." Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier.» Sa version Falc, chez Kiléma, donne ceci: «Aujourd'hui, maman est morte. Ou hier, je ne sais pas. J'ai reçu un message de l'asile: Mère **décédée**. Enterrement demain. Mère, **décédée**, ça veut dire que maman est morte.

Maman est morte à l'asile, cet endroit qui s'occupe des vieilles personnes pauvres. Je ne comprends pas le message. Je ne sais pas quand maman est morte. Peut-être aujourd'hui ou peut-être hier. Je ne sais pas.» Le catalogue de Kiléma éditions compte actuellement dix-neuf titres, comme *No et moi* de Delphine de Vigan, *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand, *les Petites Reines* de Clémentine Beauvais ou *la Sorcière de la rue Mouffetard* de Pierre Gripari, vendus en ligne et en librairie et tirés à 2 500 exemplaires chacun. Six autres paraîtront cette année, dont *la Tresse*. Les critères de sélection? Des lectures plutôt créatives, qui mettent en scène un nombre limité de personnages, dont l'intrigue n'est pas trop compliquée et qui ne nécessitent pas une montagne de connaissances préalables. «Dans le *Veil Homme* et *la Mer, il y avait des poésies hypercompliquées, j'avais vraiment du mal*», se remémore Laura Hayoun. Lorsque les personnages sont trop nombreux, les traducteurs – des traducteurs littéraires professionnels qui se forment au Falc au fil de l'eau avec l'aide de la maison d'édition – les réunissent dans des groupes («les hommes», «les femmes») ou en font disparaître certains, jugés accessoires.

«S'adapter à notre public»

«Quand on demande des aides au Centre national du livre pour financer nos traductions, on est débouté à chaque fois sous prétexte que c'est trop édulcoré. Mais dans la Ferme des animaux, par exemple, il y a je ne sais combien de niveaux de lecture, on ne peut pas demander à une personne déficiente intellectuelle de tous les avoir, on est obligé de s'adapter à notre public, défend Cécile Arnoult. On nous a aussi déjà dit qu'il y avait beaucoup trop de définitions dans nos livres. Mais ça fait partie des règles! Le monde littéraire n'est pas prêt à accueillir la déficience intellectuelle.» Parmi les règles du Falc, il est demandé de faire participer les personnes concernées au processus de traduction. D'où la présence dans Kiléma, une SAS appartenant au fonds de dotation créé par Cécile Arnoult et son mari, de Laura Hayoun et sa collègue (qui souhaite rester anonyme). «Il était hors de question qu'on fasse ça avec des Esat [établissements et services d'aide par le travail,

«On nous a déjà dit qu'il y avait beaucoup trop de définitions dans nos livres. Mais ça fait partie des règles! Le monde littéraire n'est pas prêt à accueillir la déficience intellectuelle.»

Cécile Arnoult
fondatrice de Kiléma

ndlr], tranche la fondatrice. C'est pourtant la norme, pour les administrations ou les partis politiques, par exemple, qui font traduire leurs documents dans ces établissements médico-sociaux. Chez Kiléma, les deux relectrices porteuses de handicap sont salariées, quand les travailleurs des Esat sont des «usagers», rémunérés sous le Smic. La démarche est révélatrice de la philosophie de Cécile

Arnoult, grande défenseuse de l'inclusion, réelle, des personnes handicapées dans la société. Sa fille, Lucie, n'a ainsi jamais mis un orteil en institut médico-éducatif (IME). Ces établissements extérieurs à l'école qui accueillent des jeunes déficients intellectuels sont souvent accusés de contribuer à l'exclusion de ces derniers et présagent généralement une vie entière en institution spécialisée. «Voir des groupes de jeunes uniquement handicapés dans la rue, ça me fend le cœur, confesse Cécile Arnoult, les larmes aux yeux. Ma fille fera sa vie en dehors du médico-social, je ne pouvais pas faire appel à du médico-social. Je veux créer de l'emploi en milieu ordinaire.»

«Je me suis battue comme une folle»

Une vision raccord avec celle de Laura Hayoun, qui a expérimenté des établissements scolaires privé et public ainsi que le milieu spécialisé: «Ils voulaient m'embaucher dans un Esat à Gennevilliers pour que je sois blanchisseuse. N'importe quoi. Mes parents m'ont toujours dit que j'étais très intelligente, donc j'ai dit non. Je vau mieux que ça.

J'ai horreur des Esat classiques, c'est trop renfermé, ils ne prennent pas en compte la personne et sa valeur. J'ai des amis là-bas, ça m'attriste beaucoup. Vraiment. Pour sortir de ce genre de trucs, il faut trouver un mensonge. J'ai été en externat médico-professionnel, j'ai dit à la directrice: je pars parce que je veux être comédienne. C'était pas vrai! lâche-t-elle dans un éclat de rire. Je me suis battue comme une folle pour arriver jusqu'ici. Mon père m'appelle la guerrière. Je suis fière de faire ça. Enormément. Je sais que je fais ça pour aider les gens à lire et je suis ravie.» La démarche inclusive de Kiléma prévaut également pour le futur tiers-lieu de 330 m² que Cécile Arnoult prévoit d'ouvrir à Paris, un café-restaurant-librairie adaptée, ouvert à tous, qui organisera des événements autour de l'inclusion et emploiera des salariés handicapés, dont sa fille. «Le but est surtout que ce soit leur lieu, qu'ils sachent qu'ils peuvent venir rencontrer des gens et ne pas être isolés», explique-t-elle. Une pierre supplémentaire qu'elle espère porter à la construction d'une société inclusive. ◀